

Christophe DUGAVE

**UN ARRÊT DU
CŒUR D'UNE
FRACTION DE
SECONDE**

Recueil de nouvelles

Lignes Imaginaires

© Lignes Imaginaires/C. Dugave 2018

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9523340-8-2

NB : Les textes de ce recueil sont des œuvres de pure fiction. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnages existants ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

*Une photographie, c'est un arrêt du cœur
d'une fraction de seconde.*

Pierre Movila

Sommaire

Fête Nationale	17
Fumer tue	19
Entre deux lignes	23
Le poids des mots	27
Publicité mensongère	31
Au-delà	33
Maman est devenue gentille	37
Vive la ZAmérique !	41
Mauvais sang	47
La Grosse	55
Dans les bras d'une étoile	59
L'enfant au doudou bleu	65
Le peuple des canots	69
Les ailes du désir	75
Le siècle du dragon	81

Tirez la chevillette	89
Tristes tropiques	97
L'eau de son regard	101
J'aurai ta peau	109
Nos retrouvailles	113
Souriez	117
Ricochet	121
Sur la porte du placard	125
Mon maître	129
U-Turn	133

Fête nationale

A Paris, le ciel trop bleu d'une veille d'orage écrasait les couloirs gris et poussiéreux des rues surchauffées. Les oiseaux se taisaient, tapis dans les feuillages aux bruissements de papier d'Arménie. La circulation se faisait discrète, réduite à un murmure que troublait de temps à autre la trompette impatiente d'un avertisseur. Sur la place Félix Eboué, les lions de la fontaine crachaient une pluie d'étincelles qui fusaient comme aux abords d'une forge. Et le long de l'interminable rectitude de l'avenue Daumesnil, les ramures élaguées des arbres alanguis dispensaient des ombres squelettiques. Porte Dorée, la statue ruisselante de lumière semblait répandre ses dorures sur l'asphalte surchauffé qui exhalait des senteurs délétères de goudron en fusion.

Fête nationale

Paris souffrait sous la canicule, des taudis encrassés par la pollution jusqu'aux beaux quartiers à la splendeur fanée. Seule, la ligne franche et sombre du bois de Vincennes semblait briser cette vague brûlante de mi-juillet qui submergeait la capitale.

Les badauds se pressaient dans l'ombre des bâtiments, de toutes couleurs, comme des petits pains fraîchement sortis du four : pâtes blanches indigènes encore à peine cuites, fauves et bistre de Méditerranée, velouté sombre des bords de l'océan Indien, bois calciné des plaines d'Afrique... Et puis aussi ces visages d'or et de cuivre, débarqués depuis peu d'une lointaine Asie, qui se sont redressés lorsque dans un éclat de tonnerre est passée au-dessus de nous la formation serrée d'une escadrille de Mirages qui répétait son prochain défilé dans l'axe des Champs Elysées.

J'ai vu, dans les yeux sombres, surgir mille éclairs de panique, des souvenirs abominables débordant du puits insondable de la pupille et, malgré la chaleur, j'ai frissonné quand la femme a demandé avec une voix où tremblait l'angoisse du retour vers l'horreur : « C'est la guerre ? ».

Fumer tue

Ce matin-là n'était pas comme les autres. Il fallait qu'elle prenne une décision, une bonne fois pour toutes. Elle l'avait senti dès qu'elle avait ouvert les yeux, dès qu'il avait déposé sur sa bouche un petit baiser sec avant de se lever, sans même un bonjour ou un simple sourire. La dispute de la veille avait laissé des traces. A son tour, elle s'était extraite du lit, brisée et maladroite, et était allé s'occuper du bébé : le changer, lui donner son biberon, le câliner le temps d'un rot. Tout au long de cette séance quotidienne si bien réglée qui lui libérait traîtreusement l'esprit, l'envie ne l'avait pas quittée une seconde. Douche, petit-déjeuner ; encore ce satané besoin. Le café avait un goût fade et creux. Les mots de la veille emplissaient ses oreilles, résonnant dans son

Fumer tue

crâne vidé par le manque : « T'as pas su t'arrêter à temps pour faire un enfant, crois-tu que tu en seras capable pour lui permettre de grandir ? ». Il avait sûrement raison, mais elle refusait de l'admettre, par principe, parce qu'il ne lui laissait aucune alternative.

Crochet par la nounou : « Bonjour Mégane, ça va ce matin ? ». Elle la regarde d'un drôle d'air ; se doute-t-elle de quelque chose ? Ça se voit tant que ça qu'elle est malheureuse, qu'elle se hait, qu'elle se méprise ?

Seule dans sa voiture, elle évite son image dans le rétroviseur. Elle hésite. Tant de fois elle a essayé en vain : eucalyptus, gomme à la nicotine, patches, pilules, même l'imposition des mains et l'acupuncture auxquelles elle ne croit pas, tout y est passé. Inutile. Arrêt brutal ou progressif, bonbons et régimes de substitution, changement de look, vacances et stages. Jamais le besoin de cigarette ne l'a quittée. Comme si l'habitude avait créé une nouvelle fonction entre l'index et le majeur collés à cette satanée clope, le pouce gauche gratteur de briquet et les lèvres gourmandes qui têtent la fumée laiteuse avec l'avidité d'un nourrisson. Et pourtant, la première fois, cachée derrière la chaufferie du collège, ça lui avait tourné la tête jusqu'à ce qu'elle vomisse son déjeuner. Mais le geste avait quelque

Fumer tue

chose de si cérémonieux ; ces volutes expirées à petites bouffées timides, presque respectueuses, sentaient un peu l'encens d'une messe païenne. Elle avait passé tant d'heures à suivre le cours du temps se tordre puis se dissoudre dans les courants d'air. Elle s'amusait alors à lire sa destinée dans les caprices du vent. Depuis, son avenir s'était obscurci : la méchante petite toux du matin, la grisaille d'une taffe volée au hasard d'une crise, le souvenir honteux des chagrins asséchés par la braise du mégot... Sa vie s'enfermait dans une multitude de petits tunnels blancs, se résumant à ces innombrables bouts de papiers alignés comme les jours gravés sur les murs gris de son existence sans issue.

Elle ne veut plus de ces reproches, « Pourquoi tu n'as pas le cran d'arrêter ? », de ces questions, « Crois-tu que tu vas tenir ? ». Elle rejette tout en bloc : les espoirs, les doutes, les déceptions, la culpabilité.

Mégane regarde cette ennemie si intime qui tremble au bout de ses doigts, comme animée d'une vie propre, d'une volonté supérieure à la sienne. L'insupportable évidence. Une fois encore, elle aspire le filtre et actionne le briquet. Le minuscule cœur incandescent palpite. La bête s'éveille, rejetant ses

Fumer tue

fumerolles sataniques.

Elle démarre et s'engage dans la rue : les mêmes maisons, les mêmes gens, la force de l'habitude, et le feu rouge une fois sur deux. S'il l'arrête, cette cigarette sera la dernière, elle le jure sur sa vie. Elle la fumera jusqu'à la consumer tout entière, puis jettera le paquet.

Orange. Elle passe.

La moto sur sa droite a anticipé le feu vert. Mégane l'aperçoit juste à temps, pèse de tout son poids sur le frein.

Le hurlement des pneus, le camion en arrière, et le choc qui lui coupe la respiration et la couche sur son siège brisé par la violence de l'impact... La cigarette s'envole. Un second choc immobilise le véhicule et pousse dans l'habitacle des remugles d'essence.

Elle pense à Stéphane et Dorian, et à ce petit être de feu qui chouine, ronronne, gronde, puis rugit tout à coup dans un éclair couleur soleil.